

Klimm, L. E., Starkeyk, O.P., Russell, J.A., et English, V.H .  
*Introductory Economic Geography*. Harcourt, Brace & Co.,  
New-York, 3e édition, 1956, x -730 pp., illus., cartes.

Pierre Camu

Volume 1, numéro 1, 1956

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020021ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020021ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Camu, P. (1956). Compte rendu de [Klimm, L. E., Starkeyk, O.P., Russell, J.A., et English, V.H . *Introductory Economic Geography*. Harcourt, Brace & Co., New-York, 3e édition, 1956, x -730 pp., illus., cartes.] *Cahiers de géographie du Québec*, 1(1), 96–97. <https://doi.org/10.7202/020021ar>

reférer à un article publié dans *Le Géographe canadien* (n° 7 [1956], pp. 35-45). Le ton général des conclusions apparaît dans l'ouvrage dont nous nous occupons. Nous citons ces commentaires :

« . . . dans le diocèse de Trois-Rivières, le passage d'un genre de vie rural et agricole à une civilisation urbaine et industrielle a provoqué des répercussions extrêmement profondes dans les domaines sociaux et religieux. La structure ecclésiastique n'a pas évolué au même rythme que le milieu économique et social. Les cadres matériels ne sont pas adaptés. Depuis l'industrialisation, les structures des différents éléments qui composent le complexe clercs-fidèles-paroisses forment moins bien qu'avant un tout organique et fonctionnel . . . L'Église canadienne, qui avait su trouver un cadre paroissial approprié à la vie rurale, ne semble pas en avoir préparé un qui conviendrait à notre type de civilisation urbaine. Sous cet autre aspect, l'Église trifluvienne est représentative de la structure religieuse québécoise » (pp. 140-141).

Ces remarques paraîtront peut-être un peu dures, mais il semble bien que la crise de la paroisse soit au centre des difficultés que rencontre actuellement l'Église québécoise, surtout dans les milieux urbains.

FERNAND GRENIER

KLIMM, L. E., STARKEY, O. P., RUSSELL, J. A., et ENGLISH V. H. **Introductory Economic Geography.** Harcourt, Brace & Co., New-York, 3<sup>e</sup> édition, 1956, x - 730 pp., illus., cartes.

Les manuels de géographie économique publiés aux États-Unis se ressemblent tous. Ils déçoivent plutôt qu'ils enthousiasment ceux qui doivent s'en servir. Et pourtant s'il y a un aspect dynamique de la géographie économique, c'est bien l'évolution constante du développement des régions et de leurs activités.

On dirait que depuis le jour où l'on a trouvé les deux méthodes d'enseignement, à savoir, l'étude systématique des denrées, l'une après l'autre (par exemple, la géographie du blé, du pétrole, du charbon, etc.), et l'étude régionale décrivant les principales activités économiques de la région A, puis de la région B, etc., on se contente de mettre à jour les données statistiques, de refaire quelques cartes et graphiques et de publier une nouvelle édition.

Le volume de Klimm, Starkey, Russell et English en est rendu à sa troisième édition en vingt ans. L'éditeur et les auteurs n'ont pas abusé : c'est déjà un premier point en leur faveur. D'autre part, nous serions tenté de dire que la demande a été faible pour leur volume et que la concurrence des autres auteurs était trop forte. Que voulez-vous leur volume est différent des autres ! C'est toujours plus difficile d'assimiler le contenu ou de se servir d'un manuel qui n'est pas présenté d'une façon tout à fait orthodoxe.

Nous aimons cette troisième édition parce qu'on a essayé d'y incorporer les deux méthodes classiques, l'étude des denrées et l'étude des régions, toutes deux précédées de chapitres de base sur la géographie physique et sur quelques principes de géographie économique.

Le volume est divisé en quatre parties : le milieu physique et les activités des hommes, l'organisation économique et l'utilisation des ressources, les industries les plus représentatives et les principales régions économiques du monde. Qu'on ne s'y méprenne pas, la série de questions et de problèmes à la fin de chaque chapitre est là, mais pas la bibliographie, que l'on a groupée à la fin du volume ; bibliographie trop brève d'ailleurs qui, sans être complète, aurait pu inclure quelques auteurs étrangers. Les cartes, les illustrations, les graphiques, le papier, tout cela est parfait. Mais revenons au contenu, au point faible. Il n'y a aucun chapitre sur la distribution de la population ; pourtant la première richesse d'un pays c'est son potentiel humain. Le chapitre dix, l'homme regarde le monde, est le seul qui en parle et encore ! Les transports sont négligés. On en parle dans le chapitre sur le commerce et les grandes routes commerciales. C'est vraiment trop peu. Dans la troisième partie, le titre nous met en garde, il s'agit de quelques industries représentatives, malgré le choix qui réduit ces industries représentatives aux principales. Ce même choix n'excuse pas l'absence d'un chapitre sur l'industrie de la pêche, sur le commerce régional, sur l'importance et la place qu'occupent les services.

Les six planches du début du volume, les tableaux statistiques de la fin, à peu près toutes les illustrations et cartes, les chapitres sur les grandes industries métallurgiques, mécaniques et

chimiques, et les chapitres sur les grandes régions des États-Unis, voilà d'excellentes choses. En somme, un volume encore imparfait, un de plus, mais un volume plus malléable, plus facile à comprendre, et mieux écrit que bien d'autres manuels de géographie américains.

Pierre CAMU

WOOD, Harold A. **The teaching of Geography in Canada.** Publication de l'Institut pan-américain d'histoire et de géographie, Collection *Ensino da Geografia*. Rio de Janeiro, s.d. (1955), 72 pp. 16 cm.

Ce petit livre vise à définir la place que tient l'enseignement de la géographie au Canada. Il se divise en deux parties ; la première se rapporte à l'enseignement primaire et secondaire, la seconde à l'enseignement universitaire. À cause de la diversité des systèmes scolaires en vigueur à travers le pays, le sujet n'était pas facile à traiter. C'est le mérite de Monsieur Wood de l'avoir abordé franchement, mais il nous semble que son exposé n'en ouvre pas moins le flanc à la critique.

Sur l'enseignement de la géographie au primaire et au secondaire, nous n'avons que peu de remarques à formuler. Monsieur Wood reconnaît que les programmes sont généralement assez bons, et il s'applique surtout à les décrire en signalant les nuances qui existent d'une province à l'autre. Mais il n'insiste pas assez sur les méthodes d'enseignement, les manuels, le matériel didactique, tous éléments que nous trouvons très déficients dans notre pays. Cette mauvaise situation est cependant en voie de se corriger, en particulier grâce à la section de l'Association canadienne des géographes qui s'occupe des problèmes d'enseignement.

Du côté des universités canadiennes, la situation est assez embrouillée puisque chaque université a une façon particulière d'intégrer la géographie à l'ensemble des matières enseignées. Monsieur Wood aurait mieux fait d'étudier séparément le sort de la géographie dans les universités de langue anglaise et les programmes des universités de langue française. Les comparaisons qu'il tente de faire entre les deux systèmes (pp. 53 à 72) sont à peu près toutes inadéquates. Dans les universités de langue anglaise, la masse des étudiants de géographie est constituée de sous-gradués, c'est-à-dire des étudiants dont le niveau est comparable à celui des élèves de langue française de la classe de seconde aux classes de philosophie. Le régime du baccalauréat ès arts est différent. À Laval et à Montréal, tous les étudiants inscrits dans les Instituts de géographie possèdent déjà, au moment de leur inscription, le titre de bachelier ès arts. Les trois années d'études géographiques qu'ils font ensuite comme étudiants « gradués » les conduisent assurément à un titre universitaire au moins égal à celui qui est accordé par les universités de langue anglaise.

Il est curieux de s'entendre dire que le travail sur le terrain ne forme pas une partie intégrante du programme d'enseignement de la géographie à Laval (p. 62). Pendant les trois années de leurs études, les élèves de Laval sont en effet obligés de faire annuellement un minimum de six excursions dont le compte rendu écrit est obligatoire. Cela fait donc, en trois ans, un minimum de dix-huit excursions, sans tenir compte des visites d'industries, de fermes, de services techniques, etc. De plus, à la fin de la seconde année d'études, chaque étudiant est obligé d'expliquer sur le terrain un fait géographique original qu'il a découvert et étudié. À partir de septembre 1955, la thèse exigée pour la maîtrise aussi bien que pour la licence exigera un travail encore plus considérable sur le terrain et demandera, la plupart du temps, une quatrième année de séjour à l'Institut.

Sur le contenu même des cours offerts par Laval, il y aurait plusieurs inexactitudes à relever. Contrairement à ce qui est écrit à la page 62, par exemple, nous mettons l'Amérique latine au programme une fois tous les trois ans, ce qui permet à tous les étudiants de suivre ce cours. Il y a quelques années, ce cours a même été donné par un bon spécialiste de l'Amérique latine, Monsieur Pierre Deffontaines. Des inexactitudes semblables s'expliquent probablement par le fait que l'auteur a consulté notre annuaire pour une année seulement. Or, il faut additionner le contenu des annuaires de trois années consécutives pour avoir une bonne idée de ce que Laval offre à ses étudiants. Et nos étudiants suivent tous les cours car nous ignorons ici le système des options.